

REVIENS, BARBARA !

**La quête d'un père pour retrouver
son enfant prodigue**

*C. John Miller &
Barbara Miller Juliani*

EDITIONS
IMPACT

Préface

Soit je suis blasé, soit il y a peu de livres innovants qui sont publiés actuellement. La plupart des livres intéressants sont de vifs rappels ou des déclarations plus explicites de vérités majeures. Il est bénéfique de lire ces ouvrages, mais il arrive aussi, de temps en temps, qu'une doctrine fondamentale de notre foi soit expliquée ou illustrée d'une manière qui nous donne l'impression de rencontrer un vieil ami pour la première fois ; notre ami est le même, mais les qualités qu'on a longtemps tenues pour acquises nous apparaissent désormais comme de rares et précieuses vertus.

Le dernier livre de John Miller, *Reviens, Barbara !*, innove en redonnant vie à un concept érodé. On a tous conscience du fait qu'on doit aimer ses enfants envers et contre tout : l'amour supporte tout ; il n'abandonne jamais ; il rejette le péché, mais pas le pécheur. Or il arrive trop souvent que les parents aux prises avec un enfant rebelle (en particulier à la fin de l'adolescence et au début de l'âge adulte) tendent à remplacer l'acceptation de ce dernier et le fardeau légitime de son bien-être par une lourde insistance auprès de l'enfant pour qu'il se conforme à leur volonté et soulage ainsi la douleur parentale. L'histoire de Barbara Miller, de son éloignement de Dieu et de l'effet que cela a eu sur ses

parents illustre à merveille ce que veut dire aimer quelqu'un qui vous brise le cœur.

John Miller et sa fille Barbara racontent tour à tour l'histoire angoissante de la détermination de cette jeune fille à vivre sans Dieu. Ils relatent suffisamment de détails sur ses huit années de vie de péché pour permettre au lecteur de sentir à la fois le vide tenace de son âme et le besoin désespéré de ses parents d'apprendre de l'Esprit de Dieu à l'aimer comme il se doit. La puissance du livre ne réside pas tant dans ces détails que dans son message lumineux : la grâce de Dieu génère une liberté et une joie auxquelles il est difficile de résister une fois qu'on y a goûté. Le livre se centre sur ce qu'il en a coûté à John Miller d'accepter une fille qui avait rejeté tout ce à quoi il avait consacré sa vie et la manière dont Dieu a utilisé cet amour pour attirer Barbara à son amour parfait.

Trop d'histoires de fils (ou de filles) prodigues passent sous silence le réalisme de la version biblique, l'horreur du péché et l'attente douloureuse d'un parent qui aspire au retour de son enfant. Le récit des Miller n'est pas le discours mielleux de parents qui jouissent d'une confiance tranquille tout en priant sans effort pour leur enfant désobéissant. On peut sentir la lutte chez le père de Barbara tandis qu'il se trouve confronté à son propre péché et à son manque de foi, à son inquiétude quant à l'impact que ce bouleversement familial produit sur sa femme. On le voit combattre une colère dénuée d'amour, un chagrin amer, ainsi qu'un profond sentiment d'échec.

On découvre aussi l'aveuglement du péché tandis que Barbara passe de manière imprudente de la rébellion discrète à l'immoralité flagrante, puis à une vie répréhensible quoique respectable en apparence, tout en demeurant insensible à la peine de ses parents. On peut également louer Dieu de l'œuvre qu'il a accomplie par l'intermédiaire d'une communauté qui, en aimant Barbara, l'a d'abord menée à être tourmentée dans sa conscience, avant de

la conduire vers la liberté et la joie du pardon. La fin est heureuse, mais elle fait suite à des années de quête de l'âme, ce que requiert toute véritable croissance dans l'amour.

Deux pensées ressortent à la lecture de ce livre. L'une est la vérité trop souvent négligée que le fait de pardonner aux autres implique qu'il n'y a aucune excuse pour ce qu'ils ont commis. Quand on pense à pardonner à quelqu'un qui nous a fait du mal, il est tout naturel de se rappeler que « ce que cette personne a fait était vraiment mal » ! Il n'y a pas d'excuse pour cela. C'est précisément là que réside le problème. Si l'offense pouvait être raisonnablement expliquée, le coupable aurait alors besoin de compréhension et non de pardon. Dans *Reviens, Barbara !*, les péchés du père et ceux de la fille sont exposés sans excuse. Ils servent de toile de fond sombre sur laquelle respendit d'autant plus le joyau de la grâce de Dieu.

Ma deuxième pensée porte sur la tentation particulière que présente la douleur relationnelle. Lorsqu'on nous fait du mal, notre impulsion immédiate est de trouver un soulagement. Personne n'aime souffrir. La façon la plus rapide de ressentir un soulagement est de s'éloigner de la personne qui nous a fait du mal ; peut-être prions-nous à distance ou nous rappelons-nous son ingratitude. Après tout, en vouloir à quelqu'un, c'est plus commode que de ressentir l'impact blessant de ce qu'il nous a fait.

La peine de voir ses enfants plus âgés prendre de mauvaises directions, sachant que nulle parole de réprimande ou d'instruction ne les atteindra, peut être accablante. L'œuvre de la grâce de Dieu dans le cœur d'un parent est plus pleinement révélée quand, après avoir admis son impuissance à susciter le changement qu'il désire profondément chez son enfant, il continue de l'aimer.

L'amour exige beaucoup plus qu'on ne le pense. Les implications de la mort de notre Seigneur pour nous « alors que nous étions encore pécheurs » sont prodigieuses. Le plus grand besoin de l'Église d'aujourd'hui est sans doute de s'interroger

Reviens, Barbara!

sur sa façon d'aimer, puis de goûter plus pleinement à la grâce coûteuse de notre Seigneur et à son pardon. Alors seulement connaissons-nous la liberté d'aimer vraiment les autres, même lorsqu'ils nous attristent profondément. *Reviens, Barbara !* vous convaincra de la puissance de l'amour, et, plus important encore, incitera votre âme à apprécier le message de la grâce de Dieu avec un émerveillement renouvelé.

Lawrence J. Crabb

Introduction

L'histoire est essentiellement racontée par C. John Miller, Barbara Miller Juliani apportant une réplique à la fin de chaque chapitre avec son récit des événements et sa vision des faits. Chacun a tenté de relater l'histoire telle qu'elle lui est apparue à l'époque, avec un minimum de recul. Il est évident que les auteurs ont souvent des points de vue divergents sur les mêmes incidents, mais c'est aussi tout le propos du livre. Le but est de montrer comment un père et une fille aux valeurs contradictoires en sont venus à se réconcilier de façon merveilleuse, grâce à la transformation que Christ a opérée en chacun.

Jack

En éduquant nos cinq enfants, ma femme et moi avons toujours eu la conviction que chacun, avec ses traits particuliers, était un don de Dieu. Nous étions convaincus que Dieu nous les avait donnés dans un but important ; l'expression de cette foi s'est traduite par l'amitié que nous avons développée avec chacun d'eux. L'histoire qui suit est l'aventure que nous avons vécue avec l'une d'entre eux, une amie qui nous a même abandonnés pendant un temps : notre fille Barbara. C'est le récit d'intenses

chagrins vécus alors que nous, parents, étions souvent accablés par des événements impossibles à contrôler. Cela ne nous a pas empêchés de demeurer les amis de Barbara, en dépit de sa conduite ; pour sa part, elle nous a toujours considérés comme *sa famille*, ce qui était paradoxal, puisqu'elle nous a amèrement rejetés (ainsi que nos valeurs) et a jeté sur nous le blâme pour ses problèmes.

À présent, voici la question délicate : si notre foyer respirait tant la foi et l'amour, ai-je échoué avec Barbara en tant que père ? Si oui, comment ? Ce livre raconte toute l'histoire. Je ne crois pas que l'on soit toujours la cause des défauts de son enfant, mais je sais que j'ai trop souvent échoué dans le cas de Barbara. Je suppose que tout parent sensé sait bien qu'il ou elle a commis des erreurs. Cela dit, j'ai fait preuve d'une grave lacune personnelle dans mon rôle de père. Je n'en étais pas conscient quand Barbara était adolescente, mais je le vois maintenant. C'était un péché d'omission plus que de commission. En bref, mon amitié avec Barbara n'était pas assez cultivée quand elle est parvenue à l'adolescence. Je n'ai pas suffisamment *investi* dans sa vie intérieure au moment où elle amorçait la période de crise qui commence, chez la plupart des jeunes, après l'école primaire. J'étais, en outre, aveugle quant à mon échec.

Ma tragique erreur n'est pourtant que le point de départ de la grande aventure qui est ici dévoilée. Même si ce que je dis semble maladroit, les événements relatés dans ce livre sont beaux en dépit du chagrin qu'ils ont causé. Même avant que Barbara ne commence à changer, vous verrez comment je perds le contrôle de la situation, pour finalement perdre mon besoin de contrôler. C'est là que réside le paradoxe divin. Je perds bataille après bataille. C'est parfois dur. À plusieurs reprises, je suis malmené dans le conflit avec ma fille. Je n'apprécie pas les années passées à nous chamailler et j'ai constamment le sentiment que tout m'échappe. Mais à la fin de l'histoire, vous

découvrirez que le changement survenu chez Barbara n'est ni un hasard ni un revirement chanceux. Il est le fruit de l'œuvre de Dieu, qui a tissé une toile d'amour autour de nous tous, particulièrement en m'humiliant.

À la fin, j'étais autant un père égaré que Barbara était une fille égarée. Bien sûr, ce n'était pas ma victoire, mais celle de mon Père céleste. Dans son triomphe, j'ai retrouvé ma fille. Elle et moi marchons désormais ensemble à la lumière du soleil, après la tempête qui a purifié l'air.

Ce livre vise donc à encourager les parents qui marchent peut-être dans l'ombre de l'échec. Certains sont anxieux, bien que leurs enfants soient encore jeunes. Ils anticipent déjà l'échec à l'approche de l'adolescence tant redoutée. Ils s'attendent au pire. D'autres estiment que le pire est déjà arrivé et se voient battus et meurtris par un adolescent rebelle.

Le thème du livre en deux mots : si Dieu a pu aider quelqu'un comme moi, avec tous mes péchés et mes défauts, il peut sûrement vous aider, vous et votre famille. Éduquer des enfants est plus simple qu'on le croit. Le principe souverain est le suivant : interroger la conscience et ne pas se laisser berner par la conformité extérieure. Toutefois, même si vous avez échoué dans ce domaine, la puissance de la grâce de Dieu est si réelle qu'il ne faut pas désespérer concernant vos enfants, quel que soit l'état dans lequel ils se trouvent. Cela s'applique aussi bien aux rebelles non conformistes qu'aux rebelles conformistes.

Dans ce livre, vous découvrirez également que Dieu a un sens de l'humour curatif. Je souris en pensant qu'il cherchait à attirer l'attention d'un père rebelle à travers son enfant rebelle. À l'évidence, il voulait me changer au même titre que Barbara, et il a œuvré dans sa vie en m'envoyant une série de défaites humiliantes qui ont duré près de huit ans. Mais la chose la plus renversante, c'est que plus je perdais, plus je gagnais.

Barbara

Je me tenais devant mes camarades de classe pour présenter nerveusement le poème que je m'apprêtais à réciter. « C'est un poème, dis-je, sur un homme qui fuit Dieu, mais où qu'il aille, il le rencontre. À la fin, il n'a pas d'autre choix que d'accepter l'amour que Dieu a pour lui. » Puis j'ai récité « The Hound of Heaven » (Le chien du ciel¹) de Francis Thompson :

Je l'ai fui dévalant les nuits et les jours ;
Je l'ai fui traversant les arches des ans ;
Je l'ai fui le long des voies labyrinthiques
De mon esprit ; et dans la brume des larmes,
Je me suis caché de lui, sous des cascades de rires.

J'étais alors une frêle petite élève du secondaire, sans la moindre idée que je venais de donner un résumé des douze prochaines années de ma vie. Je n'avais même pas choisi ce poème ; mon père me l'avait suggéré. Je m'étais sentie mal à l'aise en le récitant devant mes camarades turbulents du collège, mais je n'ai jamais oublié ce poème. Des années plus tard, après avoir appris la leçon de l'amour de Dieu pour moi, je l'ai relu avec les larmes aux yeux.

À l'époque, j'étais une chrétienne superficielle. Je faisais tout ce qui convenait à une chrétienne, comme aller à l'église et à l'école chrétienne, mais en réalité, sous la surface, tout était très différent.

Parfois, la réalité émergeait. Par exemple, au cours de cette même année, un de mes professeurs avait appelé mon père pour une entrevue. Alors que nous étions assis dans le petit bureau, mon professeur avait utilisé des mots comme « malhonnête », « paresseuse » et « simulatrice » pour me décrire. Par la suite, quand mon père m'avait posé quelques questions sur mon honnêteté, je lui avais donné des réponses vagues.

1. Traduit de l'anglais, < <https://poezibao.typepad.com/poezibao/2009/04/anthologi-e-permanente-francis-thompson.html> > (page consultée le 8 avril 2021).

En réalité, j'étais une rebelle déguisée. À dix-huit ans, j'ai ôté le déguisement. C'est une histoire courante, qui s'est produite maintes fois dans d'innombrables foyers, car beaucoup de gens ont eu de mauvaises relations avec leurs parents et ont agi de manière destructrice. Il n'y a rien d'extraordinaire aux mauvais choix que j'ai faits dans ma vie. Ce qui donne du relief à cette histoire, c'est que Dieu a utilisé mes parents pour me « poursuivre » et m'enseigner qu'il m'aime. Grâce à leur amour, le Lévrier céleste² a pu me trouver, raison pour laquelle cette histoire est digne d'être racontée.

2. N. D. T. L'auteur fait référence au célèbre poème de Francis Thompson, «The Hound of Heaven».

CHAPITRE 1

« Reviens, Barbara ! »

Jack

Nous sommes une famille réservée. Nous n'élevons pas la voix et nous ne nous querellons pas beaucoup non plus, sauf pour plaisanter. Quant à perdre notre sang-froid, cela ne nous ressemble certainement pas.

Or, ce jour-là, c'était différent. C'était à la fin juillet 1972, à Cuernavaca, une belle ville paradisiaque située sur un haut plateau, à près d'une centaine de kilomètres au sud de Mexico. La scène se déroule dans une chambre, au deuxième étage de Chula Vista, le principal édifice du centre missionnaire Alpha-Omega. C'est le milieu de la matinée. Barbara, ma fille de dix-huit ans, mince et bronzée, est assise sur un lit bas disposé en diagonale en face de ma chaise. Près d'elle, sur une autre chaise, se trouve Rose Marie, sa mère. Rose Marie est blonde aux yeux bleus, mais à ce moment-là, elle voit rouge.

« Maman, papa! hurle Barbara. Je ne veux pas de vos règles et de votre morale! Je ne veux plus vivre comme une chrétienne! Et je ne vais plus le faire! »

« Barb! s'écrie sa mère. Arrête! Arrête ça tout de suite! »

Rose Marie se lève de sa chaise et secoue Barbara par les épaules.

« Tu es insensée! Écoute-moi! Sais-tu ce que tu fais? »

À ce moment-là, je hausse aussi le ton. C'est peine perdue. Je me sens ahuri et mal à l'aise. Puis tout le monde fond en larmes, Barbara de rage et de frustration, Rose Marie et moi contrariés et inquiets pour notre fille. La tension a pour origine l'obstination de Barbara à disposer de son « libre arbitre » dans ses relations avec les hommes. Elle est inflexible et nous aussi. L'instant d'après, une Barbara en furie s'élançe vers la porte et la claque derrière elle en guise de provocation.

« Barbara Catherine! appelle sa mère. Reviens, reviens!» Les mêmes mots résonnent dans mon cœur et me brûlent les lèvres. Mais autant parler à un sourd. Barbara est déjà en bas et se dirige vers la piscine que baignent les rayons du soleil subtropical. Elle vient de remporter la bataille. Nous sommes abasourdis et nous nous sentons stupides et impuissants.

Rose Marie a l'air pâle malgré son bronzage et j'ai la mort dans l'âme. Tout semble hors de contrôle. J'ai l'impression d'être la victime de puissances invisibles, comme Œdipe, courant à sa perte, précipité dans un funeste destin. Et je sais que j'ai involontairement contribué à ma propre défaite.

Comment cette crise s'est-elle déclarée?

Environ une semaine auparavant, Paul, notre fils, nous avait appelés de la maison, à Jenkintown, en Pennsylvanie, pour nous dire qu'il était profondément inquiet pour Barbara. Il la connaissait bien pour être proche d'elle, et sentait qu'elle passait trop de temps avec certains amis non-chrétiens qui avaient une influence néfaste sur elle. Il nous avait exhortés à inviter Barbara à Cuernavaca sans tarder. C'est donc à la suite d'une conversation téléphonique avec Barbara qu'elle avait accepté de prendre un vol pour nous rejoindre.

Au début, les choses avaient semblé se stabiliser. Juan, l'un des beaux jeunes hommes travaillant avec Alpha-Omega, l'avait escortée dans Cuernavaca, lui servant involontairement de chaperon.

Mais tout s'est effondré le soir où nous avons tous les trois assisté à un mariage mexicain sans Juan.

C'était une nuit magique imprégnée du parfum de mille fleurs flottant dans l'air. Le rythme enjoué de la musique des mariachis, les rires et les couples aux tenues festives ont fait surgir chez notre Barbara ses désirs les plus intimes. Il est vite devenu flagrant qu'elle avait envie de s'associer avec un homme non-chrétien. Ses regards, sa façon de s'habiller et son déhanchement envoyaient un message clair aux hommes de son entourage : Barbara était prête à faire l'expérience du monde.

Un jeune homme n'a pas tardé à capter les signaux de la jolie *señorita*. Elle s'est assise à sa table, et je l'ai surveillée d'un œil paternel, chose que je n'aimais pas faire, puisque notre famille avait toujours fonctionné sur la base de la confiance. Rien ne m'a troublé en particulier, mais j'ai eu le vague sentiment qu'à la première occasion, elle délaisserait les valeurs morales de notre famille sans y réfléchir à deux fois. Ce qui m'a consterné, c'est qu'une « nouvelle Barbara » semblait émerger. Qu'était-il donc arrivé à mon amie et ma fille ? J'ai frissonné intérieurement.

Cette soirée a été particulièrement tendue, encore plus pour Rose Marie que pour moi. Mais que pouvions-nous faire ?

Nous avons essayé ce que font la plupart des parents. Tôt le lendemain, dans ce petit hôtel de Cuernavaca, nous avons parlé à Barbara en essayant de l'amener à se ressaisir. Cela n'a pas changé grand-chose. Rose Marie et moi nous sommes retirés dans notre chambre pour prier. Quand nous sommes revenus lui parler, comme je l'ai décrit au début de ce chapitre, tout a explosé. Nos paroles n'ont fait qu'empirer les choses.

Barbara a claqué la porte. Nous étions assis là, choqués et bouleversés. Nous n'avons pas dit un mot. Nous avons toujours cru que notre communication avec Barbara était bonne, puisque nous partagions la même foi. Nous l'avions toujours considérée comme une chrétienne, du moins depuis qu'elle s'était impliquée à l'Église,

à l'âge de seize ans. Or, à présent, nous savions qu'elle n'agissait pas comme une chrétienne, mais nous tentions toujours de la traiter comme telle. Nous avons pensé que c'était peut-être temporaire.

En tant que parents, nous étions comme deux personnes qui font un puzzle et découvrent soudain des pièces dans la boîte qui ne semblent pas appartenir au jeu. Ça ne correspondait tout simplement pas. D'une part, Barbara agissait comme une païenne désireuse d'expérimenter le monde « et ses plaisirs ». D'autre part, nous nous rappelions sa déclaration de foi quand elle était devenue membre à part entière de l'Église. Elle avait parlé avec une telle sincérité du Christ qui avait changé sa vie, et nous avait dit, d'une manière émouvante, ce qu'il signifiait pour elle.

Avait-elle fait semblant? C'était impossible. Sa vie chrétienne ne semblait pas se limiter à de simples mots. Elle avait joué un rôle majeur en aidant un certain nombre d'individus à devenir chrétiens. Ce faisant, elle les avait certainement convaincus qu'elle était chrétienne. Par exemple, Jill Hebden, une camarade de classe, maintenant fiancée à notre fils Paul, était devenue chrétienne en grande partie grâce à l'exemple de la vie chrétienne de Barbara parmi ses pairs à l'école publique locale.

La drogue avait commencé à entrer à l'école quand Barbara était en fin de secondaire¹, et Barbara s'était exprimée fermement contre son utilisation. En fait, sa prise de position contre la drogue était si forte qu'elle avait même incité une autorité scolaire à nous téléphoner et à suggérer que Barb avait créé une sorte de mythe sur la drogue à l'école. En réfléchissant à la force de caractère de Barbara, Jill dira plus tard: « Je pensais qu'elle était chrétienne. Elle lisait sa Bible régulièrement, et je sais qu'elle a refusé de prendre de la drogue. »

Naturellement, nous avons été surpris d'entendre Barbara affirmer qu'elle rejetait le christianisme. Mais plus important encore, nous avons aussi pensé qu'elle insinuait qu'elle n'avait

1. N. D. T. L'école secondaire en Amérique du Nord correspond au collège (en France).

jamais été chrétienne. De façon tacite, certes, mais c'était tout de même exprimé. Pourtant, nous n'étions pas prêts à la croire.

Par ailleurs, Cuernavaca a été un point culminant dans ma vie. J'avais prié que mon amour pour Dieu grandisse, et bien que je sois tombé malade (dysenterie) peu de temps après cette prière, j'ai quand même bénéficié, pendant cette maladie, d'une expérience renouvelée de l'amour de Dieu. Le fruit de cette nouvelle connaissance de sa personne a donné naissance à un livre que j'ai écrit à l'époque. En un peu plus de deux semaines, j'ai écrit *Repentance and Twentieth Century Man* (La repentance et l'homme du vingtième siècle).

Plus j'approfondissais mon expérience de la joie de la repentance, plus je trouvais insensé le fait que quiconque veuille échanger l'épanouissement que l'on trouve en Christ contre les plaisirs éphémères du monde. Cela nous semblait absurde à Rose Marie et moi, un cauchemar que nous espérions voir disparaître à la lueur de l'aube.

Hélas, nous avons dix ans de retard pour venir en aide à Barbara. Lorsque notre fille avait huit ans, nous aurions dû faire plus d'efforts pour voir la vérité en face concernant sa vie intérieure. À présent, nous ne pouvions pas l'aider, ni par la persuasion ni en perdant notre sang-froid.

Barbara voulait s'affranchir de toutes contraintes, des parents, de l'Église, de Dieu. Elle était à l'affût du bonheur qu'elle pensait trouver « à l'extérieur » de la maison et du christianisme. En outre, elle voulait être heureuse, ici et maintenant. Pour trouver ce bonheur, elle a opté pour la voie rapide, déterminée à appuyer sur l'accélérateur et à ne prêter aucune attention aux panneaux signalétiques de mise en garde. Comme le fils cadet dans la parabole du fils prodigue, elle voulait s'affranchir du foyer parental en se rendant dans le « pays lointain ».

Malheureusement, j'étais loin de ressembler au père de la parabole ; Rose Marie et moi n'étions pas disposés à lâcher prise et

à confier notre enfant à Dieu. Cette réticence a généré beaucoup de tension dans nos esprits et nous a longtemps empêchés d'accepter l'idée que Barbara avait peut-être vraiment simulé beaucoup de choses au cours de son adolescence. Qui veut admettre avoir été dupé par son propre enfant ? Pourtant, lorsque Barbara a claqué la porte à Cuernavaca, nous avons commencé à réaliser qu'il était trop tard, qu'elle serait partie de toute façon, et que personne ne pouvait l'empêcher de « gaspiller sa fortune en vivant dans la débauche ».

Rétrospectivement, Rose Marie a dit plus tard, à propos de ce matin-là : « Quand Barb a annoncé qu'elle n'était pas chrétienne et ne voulait pas en être une, le monde s'est effondré autour de moi. J'ai réagi par la colère et la peur. C'était tout simplement insupportable. J'étais tellement sur la défensive que je n'ai pas pu être à son écoute et répondre calmement à ce qu'elle disait. Je me suis sentie humiliée et trahie. »

Plus tard ce jour-là, quand nous nous sommes tous calmés, l'aversion habituelle de notre famille pour les conflits a repris le dessus. Rose Marie et moi avons cherché Barbara et l'avons invitée à nous accompagner avec Keren, sa sœur cadette, pour une sortie dans le centre de Cuernavaca. Le conflit était toujours là, sous la surface, mais nous sommes parvenus à avoir des rapports mutuels presque normaux pendant le kilomètre que nous avons parcouru jusqu'au centre-ville.

Là, nous nous sommes assis pour déjeuner dans un café en plein air. Notre sens de l'humour est même revenu, du moins momentanément. Un garçon, probablement âgé de neuf ou dix ans, nous a vus. En se dirigeant vers nous, il s'est rapidement transformé en mendiant avec un bras et une jambe tordus, alors qu'il était en pleine forme auparavant. C'était un fin acteur. Si je n'avais pas vu ce petit coquin marcher normalement l'instant d'avant, j'aurais été dupé ; mais nous l'avions vu marcher le long du trottoir et parler gaiment à ses compagnons. Nous avons donc

salué sa prouesse par des applaudissements, mais pas d'argent. Il a souri timidement et a tourné les talons.

Avec le recul, je peux voir que son jeu d'acteur portait en lui un symbolisme à propos. N'avons-nous pas tous de petits jeux que nous jouons les uns avec les autres, et même avec nous-mêmes pour obtenir ce que nous voulons ? Dans nos relations familiales, n'est-il pas fréquent de se transformer en infirme pour obtenir ce que nous désirons ? À ce moment-là, j'ai senti qu'un tel jeu se jouait peut-être au sein de notre famille, mais j'étais trop émotionnellement éreinté pour en apprendre les règles.

À un niveau plus profond, j'ai aussi senti que notre famille était attaquée. Les puissances des ténèbres semblaient s'être liguées contre nous. Autant j'ai aimé la ville subtropicale de Cuernavaca avec son air vif et sa clarté matinale, son éclat à midi et ses douces soirées, autant tout cela me semblait secondaire à présent. J'ai senti les pas du Malin sur la terre, posant des pièges pour me faire trébucher et chuchotant à mon cœur des paroles de découragement : « Renonce à Barb, cette enfant ingrate. » Mais j'ai refusé d'accepter son renoncement à Christ, comme si Satan avait fini par vaincre le Christ dans sa vie. J'avais envie de l'abandonner, de la rejeter comme elle nous rejetait, mais j'ai vaguement senti que ce serait jouer son jeu. Intérieurement, j'ai donc décidé de compter sur Dieu, de m'appuyer sur lui, malgré mon chagrin et mon sentiment d'échec, et effectivement, j'ai trouvé un peu de soulagement en commençant à lui remettre cette situation. Je ne dirais pas que c'était la paix parfaite, mais les débuts d'une acceptation tranquille de sa volonté pour Barbara.

Sur le vol du retour à Philadelphie, en août, nous avions conscience que Barbara était encore distante envers nous, malgré son apparente politesse. En passant la douane à Atlanta, je luttais encore. J'espérais que Barbara était encore chrétienne, malgré elle, et qu'elle traversait simplement une période de régression temporaire. Mais je me disais aussi que, par mon argumentation

personnelle, je cherchais à croire en ma propre fable, celle qui disait que Barbara ne nous avait jamais trompés concernant sa foi chrétienne. Ce qui compliquait les choses, c'est que j'avais été trompé par une bonne amie, pas juste par ma fille. Je me sentais trahi.

De retour à la maison, à Jenkintown, Barb n'avait qu'une envie : sortir pour passer du temps avec ces amis qui étaient devenus ses nouveaux modèles de conduite, les amis mêmes qui avaient inquiété Paul auparavant. Barbara ne semblait pas même prendre au sérieux ses préparatifs pour sa première année à l'université de Dickinson College. Rose Marie était bouleversée par le nouveau modèle d'évasion de Barbara. Elle avait besoin de Barbara pour l'aider à tenir et à nettoyer notre grande maison de treize pièces. Rose Marie, affaiblie par une intervention chirurgicale majeure qui avait eu lieu peu de temps avant notre séjour au Mexique, s'est sentie abandonnée. Comme elle l'avouera plus tard : «J'avais le sentiment que Barbara devait rester à la maison pour se préparer à ses études, et je le lui ai dit. Cela n'a fait que jeter de l'huile sur le feu. Je crois bien que c'est la dernière fois que j'ai eu un conflit avec elle. Elle avait de profondes blessures et je doute avoir été suffisamment à son écoute à ce moment-là pour l'aider à panser ses blessures. »

En faisant le bilan en août, j'en suis venu à des réponses plus précises aux questions qui me hantaient. Une question notamment semblait persistante : pourquoi m'étais-je laissé tromper à ce point par Barbara ? La réponse, selon moi, était que la fierté de la famille m'avait aveuglé par rapport à ce qu'elle était vraiment.

Plus d'une fois durant son enfance, j'avais surpris Barbara en train de mentir. Par exemple, à l'âge de huit ans, Barbara avait menti sur le brossage des dents. À l'époque, nous vivions à Redwood City, en Californie. Pour aider à organiser nos responsabilités familiales pendant que je faisais des recherches pour mon doctorat, j'avais établi un tableau d'hygiène et de répartition

des corvées pour la famille. Chaque jour, chacun de nos quatre enfants plus âgés devait vérifier les tâches accomplies. Le tableau de Barbara indiquait qu'elle se brossait fidèlement les dents tous les jours de la semaine. Mais un jour, Paul et Ruth nous ont présenté la brosse à dents de Barbara, à Rose Marie et à moi. Elle était aussi sèche qu'un os. Ils n'avaient fait que leur devoir en examinant sa brosse à dents pendant près d'une semaine. Elle avait coché les cases sur le tableau, mais, en vérité, cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas brossé les dents. Pire encore, malgré l'évidence et la discipline, Barbara n'admettait pas avoir menti. Elle se montrait extrêmement têtue. C'était un indicateur puissant que quelque chose clochait dans sa vie intérieure, et c'était aussi un appel pour nous en tant que parents à réexaminer notre approche.

La vérité, cependant, c'est que nous avons cautionné notre propre hypocrisie. Nous avons négligé de regarder la vérité désagréable en face et de prendre les mesures nécessaires. La plupart du temps, Barbara se conformait extérieurement aux normes de la famille, et nous nous en accommodions trop facilement. Nous avons évité le conflit qui aurait eu lieu si nous lui avions posé des questions plus approfondies sur ses valeurs et ses motivations, ce qu'on pourrait appeler ses vrais désirs. En fait, en acceptant sa conformité superficielle, nous l'avons empêchée de voir ce qu'étaient les vraies envies de son cœur.

Voir les choses en face n'a pas été agréable pour moi. Mais cela a été source de guérison. Toute la situation était une énigme et, dans une certaine mesure, elle l'est encore. Mais ce sont des vérités tangibles que j'ai pu utiliser pour changer ma vie. J'ai ressenti le besoin de m'humilier et de reconnaître mon échec en tant que parent. Cela m'a aidé à y voir clair, et cette acceptation a conduit à une nouvelle libération. Je ne tenais pas à être émotionnellement paralysé par mes échecs. Une fois que je les ai reconnus, j'ai demandé pardon à Dieu, et le fait de savoir que

j'avais été pardonné a renouvelé ma confiance : Dieu était présent et à l'œuvre dans notre situation. Je ne saurais trop insister sur l'importance de la confession honnête pour les parents qui portent un fardeau de culpabilité réprimée. Il n'y a rien de pire que de se vautrer dans l'échec et de s'infliger la torture qui en découle. Dans cet état, je ne suis d'aucune aide pour personne, pas même pour moi-même. En fait, je suis comme le garçon mexicain qui se faisait passer pour un infirme.

Il n'a donc pas été nuisible de découvrir une facette de ma faiblesse dans l'éducation de Barbara, d'admettre mon erreur et de trouver le pardon de Dieu. Libéré de ce fardeau par la repentance, j'ai été capable, avec l'aide de Dieu, d'accepter davantage la vérité concernant Barbara et de la traiter avec plus de loyauté. Cette vérité a fait mal, mais c'était comme la douleur de l'accouchement. J'ai dû accepter que notre investissement et notre amour avaient échoué dans le cas de Barbara. Elle n'était pas juste notre « chère Barbara au cœur tendre », mais une manipulatrice de premier ordre, une faussaire de talent. Cela dit, elle aussi a été dévoilée. Son agressivité envers nous est enfin remontée à la surface ainsi que sa détermination à faire de sa vie un désastre.

C'était horrible, mais c'était la vérité, et nous avons besoin de faire face à la vérité. Il n'y a pas pire mal que de nier le mal, de prétendre qu'il n'est pas là. Je connais la réalité de la dépravation humaine, mais j'avais longtemps nié qu'elle puisse exister dans notre famille. Nous sommes des gens ordonnés et travailleurs ; notre maison est un endroit où l'on se sent compris et accepté. Nous avons payé le prix pour tout cela en réussissant dans la vie. Notre devise implicite a toujours été : « Travaille dur et tu réussiras. »

Or nous n'avons pas tenu compte du fait que la conformité extérieure à une vie familiale ordonnée ne prouve rien. Un enfant peut revêtir l'apparence d'un chrétien bien rangé tout en étant

très éloigné de Dieu. Le parent qui ne veille pas à ce qui se passe sous la surface, se contentant d'effleurer brièvement les vraies motivations du cœur, permet souvent à l'enfant de devenir hypocrite. L'être intérieur est laissé sans véritable transformation, et peut facilement s'endurcir et s'aigrir.

En tant que parents, notre chagrin au cours de cette période a été intense. Nous avons perdu la bataille et connaissions les humiliations de l'exposition et de la défaite. Pourtant, rétrospectivement, nous pouvons voir combien il s'insère parfaitement dans le plan de Dieu, dont nous n'étions pas alors en mesure de voir la beauté. À l'époque, c'était comme si nous avançons dans une forêt sombre sur un sentier invisible. Nous ne pouvions rien distinguer concernant ce qui nous attendait, mais nous cheminions avec peur et tremblement. Néanmoins, dans la mesure où nos mains étaient solidement tenues par la main de notre Père céleste, nous pouvions avoir confiance qu'il nous servait de guide.

Même alors, nous sentions que Dieu avait un but pour cette situation, tandis qu'il nous dépouillait de notre autosuffisance. Nous avons placé une grande confiance dans l'éducation chrétienne à domicile et dans les écoles privées chrétiennes. Or personne ne grandit dans la grâce en raison d'un environnement christianisé. Personne ne vient à Dieu par l'amélioration morale de soi. Nous ne venons à Dieu qu'en étant déracinés de notre sol naturel et transplantés dans la vie du Christ par une foi personnelle en lui. En éduquant Barbara, nous avons inconsciemment oublié ces vérités fondamentales.

Nous avons aussi commencé à apprendre que nous étions entièrement dépendants de Dieu pour qu'il opère une transformation chez Barbara et finisse par renouveler son cœur et sa vie. Rose Marie l'a dit de façon encore plus personnelle : « À cette époque, j'ai bien failli succomber au désespoir total. Ce qui m'a empêchée de sombrer, c'est de savoir que Barbara appartenait à Dieu, et qu'en son temps et à sa manière, il la ramènerait. »

Reviens, Barbara!

Nous apprenions lentement ce que Paul exprime si éloquemment dans 2 Corinthiens 1.8-10: « Nous ne voulons pas, en effet, vous laisser ignorer, frères, au sujet de l'affliction qui nous est survenue en Asie, que nous avons été excessivement accablés, au-delà de nos forces, de telle sorte que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a délivrés et qui nous délivrera d'une telle mort, lui de qui nous espérons qu'il nous délivrera encore... »

Barbara

En réalité, personne dans notre famille ne crie, sauf moi. L'été où j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études secondaires, j'ai beaucoup crié. La plupart du temps, je faisais en sorte de n'en faire qu'à ma tête et de rester aussi loin de ma famille que possible. Même lorsque je me suis envolée pour le Mexique afin d'y retrouver mes parents, j'étais toujours déterminée à me tenir aussi loin que possible de leur présence et de leur mode de vie.

Ma première occasion s'est présentée au mariage auquel nous avons été conviés dans un luxueux hôtel champêtre à Cuernavaca. Le cadre était splendide, la musique était bonne, et il y avait plusieurs jeunes hommes qui voulaient danser avec moi. J'étais flattée par l'attention qu'ils me portaient. J'ai dansé, je me suis promenée au clair de lune et j'ai fini par manger à une autre table avec un jeune étudiant en médecine. Je pouvais voir la désapprobation de mes parents, mais je m'amusais et j'étais trop embarrassée pour dire à mon nouvel ami que mes parents ne me permettaient pas de danser ou de m'asseoir avec lui. Comme nous communiquions dans un espagnol hésitant et un anglais incertain, j'ai utilisé des phrases apprises pour lui dire que j'avais une sœur et je lui ai donné le nom de notre hôtel.

J'ai quitté la soirée du mariage heureuse d'avoir pu flirter, mais certaine que je ne reverrais jamais l'étudiant en question. Imaginez ma surprise quand mon « amant » s'est présenté à l'hôtel le lendemain avec un ami qui voulait faire la connaissance de ma sœur ! Je les ai informés, dans un espagnol approximatif, que ma sœur avait douze ans et qu'ils devaient partir sur-le-champ, avant que mes parents ne les surprennent. Ils sont partis, et j'ai poussé un soupir de soulagement.

Quand mes parents m'ont demandé de m'asseoir pour me parler de ma conduite au mariage, j'avais l'impression d'être dans mon bon droit. Je pensais que ce n'était qu'un flirt inoffensif, et quand les garçons s'étaient présentés à l'hôtel, je les avais aussitôt renvoyés. Au cours de la discussion avec mes parents, j'étais dans la position enviable de pouvoir dire (avec un aplomb insolent) : « Mais je n'ai fait que... » Mon argument était que je n'avais rien fait de mal et qu'ils réagissaient de manière exagérée. Dans un sens, c'était vrai, leur réaction était excessive compte tenu de la situation. Mais en même temps, ils avaient commencé à discerner ce que je voulais vraiment. Auparavant, j'avais toujours pris soin de dissimuler ce que mes parents n'approuveraient pas chez moi. À présent, j'étais lasse d'être hypocrite et ma véritable personnalité émergeait. C'est ce qui les a bouleversés.

Cette période au Mexique a été l'une des expériences les plus douloureuses de ma vie. C'est même difficile pour moi de lire le récit de mon père. Je peux encore nous voir tous les trois assis sur le balcon de leur chambre d'hôtel. La chaleur du soleil, le rose vif des azalées et le vert des arbres qui nous ombrageaient, tout cela m'échappait. Je passais mon temps à mesurer la distance entre le balcon et le sol, tout en me demandant s'il était possible de sauter (sans me faire mal) dans la pelouse au-dessous.

Ce qui a rendu cette confrontation particulièrement pénible, c'est qu'au moment où mes parents ont commencé à comprendre qui j'étais vraiment, ils ont réagi par la peur et la colère. J'avais

longtemps caché mes vrais désirs, parce que je ne voulais pas risquer de connaître leur désapprobation et la perte de leur bonne opinion de moi. À présent, mes pires craintes se matérialisaient. Je me sentais impuissante. Je ne voulais pas vivre comme ils le voulaient ; en fait, je ne le pouvais pas. J'avais certes pris des résolutions pour me comporter comme une chrétienne à divers moments de ma vie, mais j'avais toujours fini frustrée par mes échecs. Je pensais que ma seule option était de m'accepter telle que j'étais tout en espérant que mes parents le feraient également. Mes parents l'ignoraient, mais ils me demandaient de faire l'impossible : être chrétienne alors que je ne l'étais pas. Et je n'avais aucun moyen de devenir ce qu'ils attendaient de moi. Tous mes espoirs et mes désirs m'entraînaient dans la direction complètement opposée.

Au Mexique, j'ai décidé qu'être moi-même signifiait m'éloigner de ma famille. C'était insupportable d'être en leur compagnie, agaçant pour moi et, j'en étais consciente, contrariant pour eux.

CHAPITRE 2

Le coup fatal

Jack

Ce devait être une journée mémorable. Début septembre, nous avons conduit Barbara de notre résidence, près de Philadelphie, jusqu'à Carlisle, ville située dans le centre de la Pennsylvanie, pour son entrée à l'université (Dickinson College). Je conduisais, Rose Marie se trouvait à côté de moi et Barbara était à l'arrière.

Nous parlions peu. La réserve qui régnait entre nous me permettait d'apprécier la beauté de l'été qui s'étirait. Souvent, au centre de la Pennsylvanie, le ciel d'été se voile d'une brume laiteuse, un temps humide pouvant se prolonger jusqu'en septembre. Mais ce jour-là, on aurait dit que le ciel bleu venait d'être peint et le soleil diffusait une agréable chaleur.

Grâce aux indications de Barbara, nous avons trouvé le chemin à travers les rues bordées d'arbres de Carlisle, jusqu'à sa résidence universitaire de première année. « C'est ma résidence », dit-elle avec son premier signe d'enthousiasme de la journée. Je me doutais que, malgré tout, elle était nerveuse et anxieuse.

Après avoir déposé ses valises à l'entrée du bâtiment de style colonial, une dame pleine de dignité m'a informé que nous étions au bon endroit. « Mais, ajouta-t-elle avec autorité, les filles de

première année ne sont pas autorisées à occuper leur chambre avant cinq heures. » J'ai insisté pour qu'elle accepte que les valises de Barbara soient déposées dans sa chambre jusqu'à cinq heures. La loi avait parlé, mais elle avait aussi quelque peu cédé.

Pendant que les bagages étaient portés dans la chambre, Rose Marie et moi avons fait connaissance avec un couple à l'allure distinguée qui venait d'entrer dans le hall. Ils étaient accompagnés de leur grande fille blonde. Tout le monde était un peu emprunté. À l'instar de notre fille, la fille blonde essayait d'avoir l'air à l'aise et de se comporter en adulte.

Après quelques échanges banals, nous nous sommes excusés pour aller faire un tour tous les trois. Nous nous sommes finalement retrouvés sur une route qui conduisait dans une sorte de parc, non loin de Carlisle. Le chemin de terre courait le long d'un clair ruisseau ; de vieux chênes et des érables le couvraient de leur ombre et des cornouillers complétaient le décor. Le soleil de l'après-midi baignait la forêt à travers les arbres feuillus, parsemant l'allée, les feuillages et la surface de l'eau de touches de lumière dorée.

J'ai arrêté la voiture quelques minutes pour savourer la beauté qui m'entourait. Je suis originaire de l'Orégon, et les Orégonais sont des contemplatifs. Nous nous plaisons à dire chez nous que nous sommes fiers d'être contemplatifs, contrairement aux Californiens qui sont, selon nous, des adeptes de l'activisme, incapables de prendre le temps d'apprécier la beauté du monde naturel. Ce jour-là, je suis sorti de la voiture pour aller flâner près du torrent, puis j'ai remonté l'allée sous les grands érables. J'ai jeté quelques pierres dans l'eau. C'était grandiose !

Pour moi, la création de Dieu est un rappel constant de sa grandeur, ce qui m'aide à relativiser les problèmes humains ; j'invite chacun à faire de même. Mais ce jour-là, personne n'écoutait. Le bon vieux temps avait disparu. Personne ne voulait m'entendre parler de la beauté de la lumière contrastant avec l'obscurité, ou

écouter le ruissellement de l'eau. Terminé le temps de l'émerveillement et des sentiments. Rose Marie et Barbara pensaient sans doute que j'étais un optimiste naïf. Je l'étais probablement. Car bien que conscient de profondes tensions, j'étais loin de me douter à quel point elles étaient vraiment proches de la surface.

Avant son départ pour l'université, les relations que Barbara entretenait avec ses amies avaient conduit à un conflit croissant entre elle et Rose Marie. Je n'ai fait qu'envenimer les choses en rendant visite à l'une de ses amies et en soulignant subtilement, mais clairement que l'hédonisme de cette personne attirait Barbara dans un mode de vie destructeur. Ni mes efforts ni ceux de Rose Marie n'ont rien produit de bon, sinon plus de ressentiment et de griefs chez Barbara, alors outrée par notre « persécution ».

La situation était épouvantable. Rétrospectivement, je sais qu'il aurait été plus sage pour Rose Marie et moi d'avoir gardé pour nous-mêmes nos inquiétudes. Mais à l'époque, nous nourrissions encore le faible espoir que Barbara avait glissé dans une phase temporaire et que les ombres n'allaient pas tarder à s'éloigner de sa vie. Nous estimions que si quelque chose pouvait être fait pour la protéger de l'autodestruction, il nous appartenait de le faire.

Ce premier jour à l'université, Barbara avait l'intention de nous envoyer un message clair, tant elle était déterminée à couper les liens affectifs qui nous unissaient. Cela s'est produit lors de notre retour à Carlisle, tandis que nous nous garions devant sa résidence. Je ne me souviens même pas de ce qui a été dit. Peut-être que l'un de nous a dit quelque chose qui l'a irritée, mais quoi qu'il en soit, elle est sortie de la voiture en claquant la portière et s'est empressée d'entrer dans la résidence sans dire au revoir.

J'étais abasourdi, j'avais le cœur brisé et j'avais honte. J'ai ressenti quelque chose que je n'avais jamais ressenti chez Barbara auparavant. Ce n'était pas juste qu'elle venait de claquer la portière, mais plutôt le message subtil qu'elle avait honte de nous et de notre christianisme. Ses intonations, sa froideur, son regard

hautain, toutes ces choses m'ont fait prendre conscience qu'elle était en train de nous dire : « De l'air ! Je n'aime pas votre style de vie, et je ne tiens pas à être en votre compagnie. »

Cette prise de congé a été beaucoup plus difficile à supporter que le claquement de porte à Cuernavaca. Sur le chemin du retour à Jenkinville, Rose Marie et moi avons convenu que nous venions de prendre un coup fatal. Nos cinq enfants, Roseann, Ruth, Paul, Barbara et Keren, sont nés dans cet ordre. Barb, la plus jeune des quatre premiers et de cinq ans l'aînée de Keren, avait fait partie d'un tissu familial particulièrement serré. Désormais, Rose Marie et moi avons l'impression d'être amputés, violemment meurtris dans notre chair. En outre, la séparation ne s'était pas bien passée, bien qu'elle fût certainement définitive.

J'étais en colère et consterné. Pour la première fois, j'étais prêt à admettre que j'étais blessé. Mes sentiments criaient : « Ingrate ! Tu ne veux rien avoir à faire avec nous ! Eh bien, pourquoi voudrais-je avoir quelque chose à faire avec toi ? »

C'était, en effet, une bonne question : pourquoi me soucier davantage de Barbara ? Il aurait été tout à fait naturel pour moi de la rejeter, de garder rancune ou de m'apitoyer sur mon sort. Dans les mois qui ont suivi, Barbara a clairement indiqué qu'elle avait verrouillé la porte entre sa vie et la nôtre, et qu'elle avait jeté la clef. Elle s'est trouvé un compagnon non-chrétien qui n'avait manifestement aucune attirance pour nos valeurs, et elle nous a finalement dit, sans détour, qu'elle avait fait une fausse profession de foi publique à la Mechanicsville Chapel. Elle n'avait jamais été chrétienne. Elle a démissionné de l'Église et a annoncé qu'elle était enfin une personne heureuse et comblée.

J'étais sonné et me demandais ce que j'allais bien apprendre de Dieu. Je savais que je ne pouvais pas rejeter Barbara et la tentation de le faire s'est évanouie assez rapidement. Mais que devais-je faire à présent ? D'un côté, je ne pouvais pas faire grand-chose. Je doutais qu'un appel téléphonique soit le bienvenu.

Pourtant, une idée m'a traversé l'esprit, une idée qui m'a forcé à me remettre en question sainement. La voici en toute simplicité : est-ce que j'aimais Barbara telle qu'elle était vraiment ou seulement l'idée que je me faisais de Barbara ? Je savais, d'après ma propre pratique du counseling, que les membres d'une famille ne s'aiment pas souvent pour ce qu'ils sont vraiment. Ils aiment la personne idéale qu'ils se sont inventée plutôt que la personne réelle. L'amour de Dieu, j'en étais conscient, est plus coriace et plus lucide que cela. Dieu aime les gens tels qu'ils sont vraiment. Il est honnête à leur égard tout en persévérant jusqu'à ce que l'amour les transforme.

J'ai peu à peu compris que c'était ce genre d'amour honnête dont j'avais besoin. Après tant de brimades réciproques, je n'avais pour le moment pas la moindre idée de la façon de m'y prendre pour atteindre ce genre d'amour, mais le fait de voir que j'en avais besoin était déjà un grand pas en avant. Je savais, en outre, que Dieu me le donnerait si je le cherchais de tout mon cœur. Au fil des mois qui ont suivi, Rose Marie et moi avons commencé à nous initier, de manière hésitante, à ce genre d'amour christique, à cet amour qui est capable de regarder à travers l'épaisse coquille extérieure pour saisir le besoin de la personne désespérée à l'intérieur. Pour mieux pratiquer ce genre d'amour inconditionnel, voici les trois choses que nous avons faites :

1. *Nous avons accepté la nouvelle identité de Barbara, telle qu'elle l'avait clairement énoncée.* Elle n'était pas chrétienne et devait être acceptée en tant que telle. Agir autrement revenait à supprimer la vérité et à entraver tout intérêt renouvelé pour la foi chrétienne.
2. *Nous nous sommes excusés auprès d'elle d'avoir failli dans notre rôle parental.* Barbara nous a signalé qu'elle avait eu cinq « parents » au cours de son enfance : papa, maman, Roseann, Ruth et Paul. Nous nous sommes tous excusés

pour nos attitudes casse-pieds et paternalistes à son égard. Elle a, semble-t-il, accepté les excuses.

3. *Nous n'avons plus tenté de régler ou de contrôler son comportement.* Nous avons spécifiquement convenu de ne plus faire de commentaires sur ses choix d'amis. Cette dernière décision en particulier a demandé beaucoup de grâce, chose qui ne pouvait être reçue que par la prière.

Qu'avons-nous fait exactement? Je pense qu'on peut le décrire de cette façon : nous n'avons pas seulement renoncé à contrôler la vie de Barbara ; nous avons également reconnu que nous devons renoncer à nos efforts visant à exercer une *influence* sur ses choix fondamentaux. C'est là que ça devient vraiment douloureux pour le parent attentionné qui doit se retirer, et la lutte pour y parvenir peut s'avérer intense. Pourquoi ? Parce que chaque parent digne de ce nom est absolument convaincu qu'il sait mieux que l'enfant comment gérer la vie de son rejeton. Or la pression de cette conviction opprime souvent le jeune ou l'afflige. À un moment donné, en dépit des attitudes erronées et rebelles, un jeune adulte ressent, à juste titre, la nécessité de prendre des décisions personnelles. Quand un parent cherche à exercer une influence sur la vie de son enfant adulte, il l'empêche simplement d'arriver à la maturité qui s'acquiert quand on se retrouve exposé aux réalités de la vie, en dehors du nid parental.

Pour le parent moralement sensible, cela peut sembler une sorte de condamnation à mort. Le parent peut, en fait, finir par haïr son enfant ou être consumé par la peur de « toutes les choses qui peuvent arriver » à un jeune naïf. Mais pour des chrétiens comme Rose Marie et moi, ce genre de mort portait en elle une résurrection cachée. En effet, c'est ainsi que fonctionne la foi chrétienne. Elle porte en elle une face « mort » et une face « résurrection ». Nous avons dû mourir à nos rêves lorsque Barbara s'est identifiée comme une non-chrétienne ; c'était une

autre mort d'admettre qu'elle avait été trop encadrée par Rose Marie, les trois enfants plus âgés et moi ; en outre, la mort ultime a été de reconnaître que nous ne pouvions plus ou ne devrions plus essayer d'influencer ses choix.

Pourtant, avec cette condamnation à mort, nous avons été progressivement libérés pour connaître Dieu comme le « Dieu qui ressuscite les morts » (2 Co 1.9). Dans le chapitre suivant, cette résurrection commence à avoir lieu.

Barbara

Avec soulagement et appréhension, j'ai regagné ma petite chambre à l'allure stérile de la résidence, au Dickinson College. La résolution que j'avais prise au Mexique (de prendre mes distances avec ma famille et la communauté chrétienne) a été plus facile à dire qu'à faire. De retour à la maison, ma mère et moi n'arrêtons pas de nous chamailler sur des questions triviales, mais sous la surface, il y avait une profonde cassure dans notre relation. J'ai continué à essayer de m'éloigner d'eux et ils n'ont cessé d'essayer de me rattraper. J'avais hâte d'aller à l'université pour échapper enfin à leur contrôle et donc aux hostilités, par la même occasion. J'étais aussi pétrifiée à l'idée d'avoir à me faire de nouveaux amis. J'avais peur que personne ne m'aime et j'étais déterminée à ne pas m'encombrer de liens avec le christianisme.

J'ignorais que mon père se sentait rejeté par mon désir flagrant de me débarrasser de lui et de ma mère aussi rapidement que possible. J'avais passé beaucoup de temps avec mes parents dans de nouvelles situations sociales ; je savais qu'à tout moment, mon père pouvait commencer à évangéliser l'une de mes colocataires. J'avais le sentiment que ni la riche fille juive de New York (j'étais impressionnée par sa garde-robe neuve provenant du magasin de son père) ni la fille du Sud, calme et bien élevée (« j'ai un petit ami à Princeton »), n'allaient se sentir à l'aise si mon

père se mettait à les évangéliser en leur témoignant de sa foi. Je savais que je serais mortifiée. J'ai donc précipité les choses sans jamais avoir songé à ce qu'ils pourraient ressentir.

Une fois mes parents partis, je me suis empressée de me faire un nouveau groupe d'amies. Les filles de première année à Dickinson attirent l'attention des garçons des classes supérieures, et je n'ai pas fait exception à la règle. Je me souviens d'avoir souvent accepté trois rendez-vous galants dans une même soirée. J'allais dîner avec un jeune homme ; je me rendais à une fête avec un autre, puis je faisais une promenade tard dans la nuit avec un autre encore. Je fumais de la marijuana et buvais régulièrement tout au long de la semaine. La plupart du temps, je me couchais si tard que j'avais de la difficulté à me lever le matin pour travailler à la cafétéria. Souvent, le matin, mes amis riaient en me voyant servir des œufs brouillés tout en somnolant encore.

Mes études n'étaient pas ma priorité. Je retrouvais souvent Sally, ma meilleure amie, avant mon cours de 10h pour prendre un café et des beignets. Invariablement, l'une de nous suggérait de sécher le cours et d'aller faire un tour dans sa petite voiture orange. L'autre tombait d'accord, après une petite négociation. Nous partions alors à l'aventure dans les rues de Carlisle, ou nous roulions à toute allure dans la charmante campagne environnante.

Toutefois, même si je ne semblais pas avoir le moindre souci, il y avait du sable dans les rouages. Les mensonges et les dissimulations que je pensais avoir laissés à Philadelphie se sont avérés être une partie fondamentale de ma personnalité. Je mentais à mes nouvelles amies pour leur donner l'impression que j'étais plus expérimentée et « cool » que je ne l'étais en réalité. Ma conscience, que j'essayais d'ignorer, refaisait surface aux pires moments. Une fois, j'étais à une fête qui devait durer toute la nuit dans la maison de quelqu'un dont les parents étaient heureusement absents. Nous nous sommes tous drogués et nous nous sommes allongés sur le tapis oriental, dans l'immense salon, en riant et en faisant

les fous. Plus tard cette nuit-là, j'ai ressenti une peur si intense que j'ai commencé à pleurer en appelant mon père. J'ai passé la majeure partie de la nuit assise dans mon lit en tremblant. Le lendemain matin, j'ai rejeté cet appel de ma conscience en me disant que c'était juste une mauvaise réaction à la marijuana. Je voulais que rien ne vienne gâcher mon scénario de ce que signifie être heureux. Tout ce qui le contredisait, je le chassais tout simplement de mon esprit. J'étais déterminée à me prouver à moi-même et à mes parents que ma décision de quitter le christianisme m'avait rendue heureuse.

Même si je ne pouvais pas le reconnaître, il y avait une certaine ironie dans ma vie à ce moment-là. Je n'étais plus une non-chrétienne malheureuse prétendant être une chrétienne heureuse. Désormais, je faisais semblant d'être heureuse, malgré les mêmes craintes et insécurités qui m'assaillaient depuis toujours. En fait, j'avais juste échangé une série de mensonges contre une autre.